

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.



1. TOILETTE EN SATIN ET FAILLE NOIRS.

2. TOILETTE EN FAILLE BLEUE ET VELOURS.

breuse famille des heur-
neue longue et mince,
le fils beurré d'Aren-
quis.
utes cueillies. La gre-
aut accorder d'attention
ne ou en Algérie. Nul

DE L'INDUSTRIE

fait sur mesure et par-
d'une robe de mariée
le noir, une toilette de
e de promenade et une
90 francs, adressez-vous
rue Saint-Honoré. —
t et du corsage.

enlève tout duvet dis-
et en détruit la racine
nger pour la peau.
reconnu comme absolu-
même celles qui ont la
y l'employer en toute
u, Paris.
la Poudre du Sérail
ties désirables de par-
-Rousseau, Paris.

visiter les salons de
mier; elles y trouve-
et toilettes d'un goût
nement plusieurs de ces

qui a paru le 27 oc-
e suivante :
t, musique de Charles
Médée à Schumann),
cription du Journal de
quai Voltaire).



RÉBUS :
uples.
nt, 13, quai Voltaire.



9. DENTELLE EN CROCHET ET LACET MÉDAILLON.



10. DENTELLE EN CROCHET ET LACET MÉDAILLON.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette en satin et faille noire. — Toilette en faille bleue et velours. — Deux bandes de tapisserie. — Quatre carrés au crochet tunisien. — Quatre dentelles en crochet et lacet médaillon. — Entre-deux. — Dentelle. — Motif brodé au passé sur tulle. — Toilette de dîner (devant et dos). — Paletot en lainage beige. — Deux toilettes de soirée. — Costume de fillette. — Bébé.

SUPPLÉMENT : Planche de modes colorées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette en satin et faille noire. — Voir le devant de cette toilette sur la planche colorée. — Jupe à traine en satin noir. Au bas, deux



5. CARRÉ AU CROCHET TUNISIEN.

petits volants sur lesquels retombe une passementerie en jais clair de lune. Le bas de la robe, par devant, est formé d'un haut plissé à l'écossoise. Au-dessus est placée une écharpe bordée de la passementerie clair de lune. De grands nœuds en satin noir la fixent de côté. Corsage-habit à pans longs garnis de dentelle noire et de jais clair de lune. Manches justes. Haut collet droit, décoré comme l'écharpe et le bout des manches.

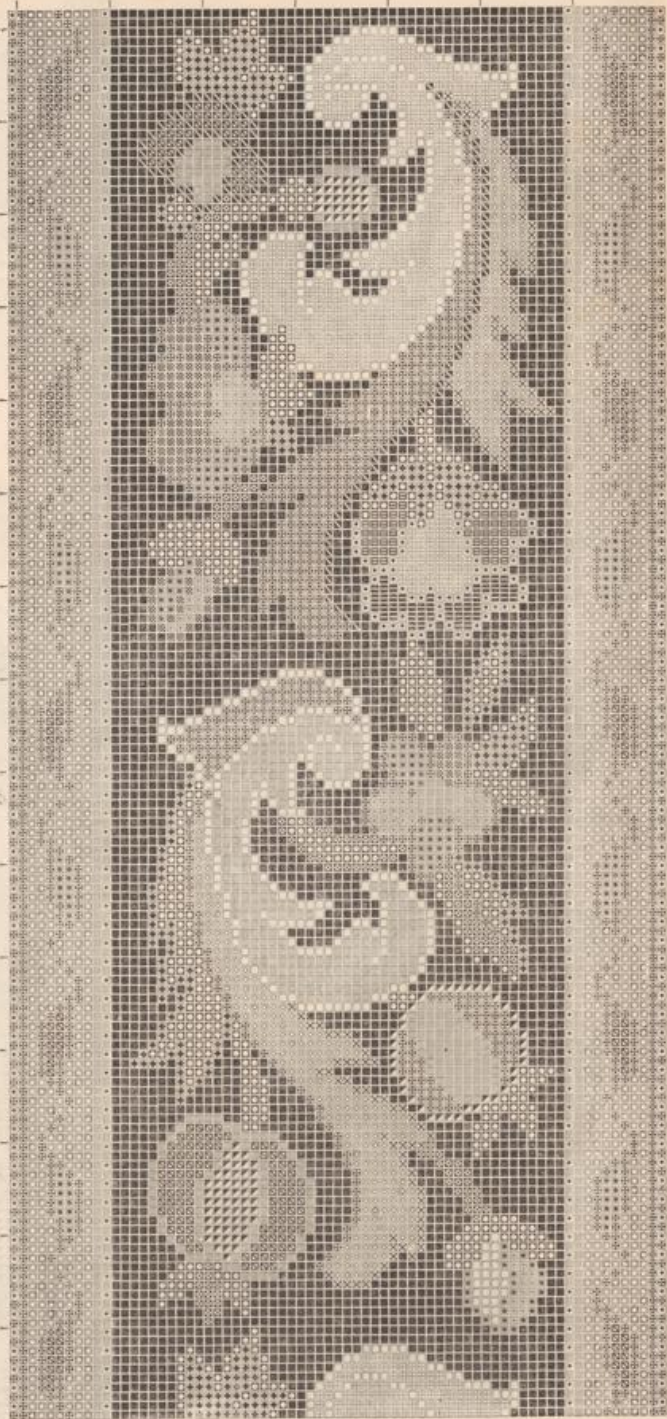
2. Toilette en faille bleue et velours loutre. — Voir la même toilette, vue de dos, sur la planche colorée. — Robe en faille bleu ciel et velours loutre. La robe est de forme princesse. Au bas de la jupe, trois petits volants en faille bleue. Une large bande de velours loutre, un peu émarginée à la taille, descend du cou jusqu'au bas, fermée par une rangée de boutons. La même bande, encore plus large, tourne autour de la robe. Grande poche de côté, ornée comme les manches, longues et justes, d'un revers en velours. Collet rabattu également en velours. — Modèle de M^{me} Pasquet.



11. DENTELLE EN CROCHET ET LACET MÉDAILLON.



12. DENTELLE EN CROCHET ET LACET MÉDAILLON.

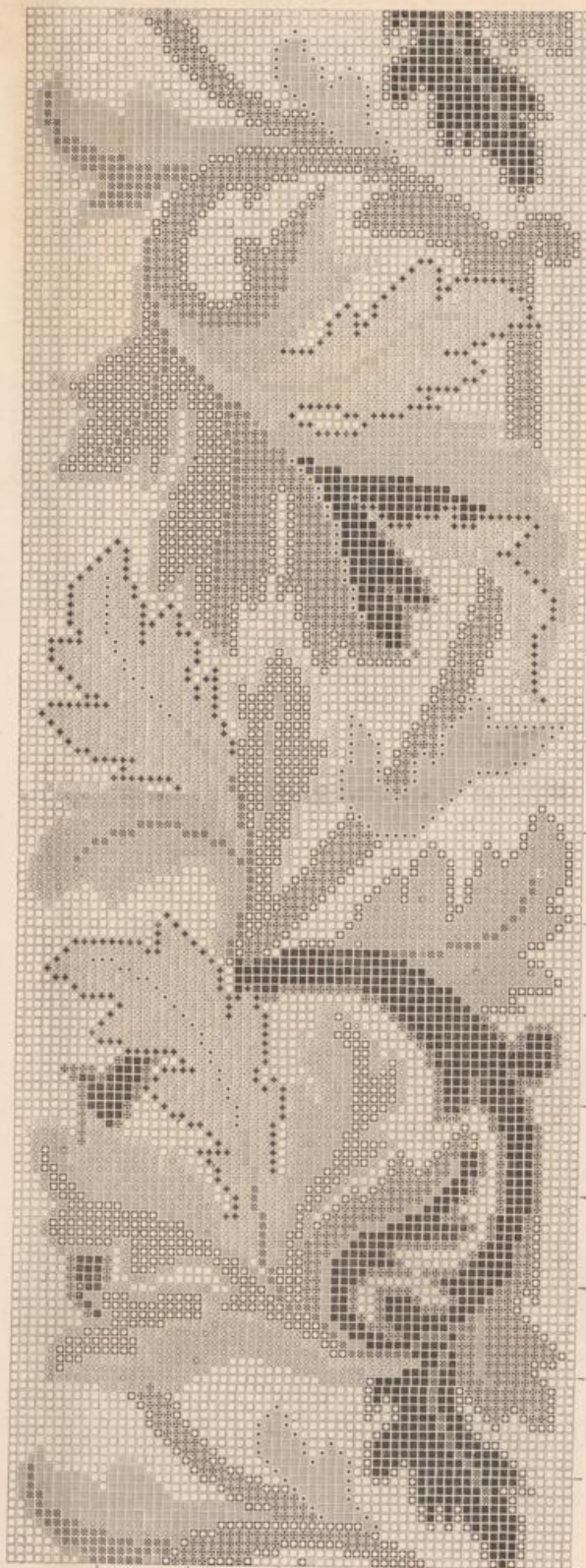


3. BANDE DE TAPISSERIE.

■ Noir. □ Blanc foncé. □ Feuille morte. ✕ Jeune feuille morte clair. □ Vert. □ Vert passé foncé. □ Vert passé clair. ✖ Jeune feuille morte clair. □ Jeune feuille morte pâle. □ Grand foncé. □ Rouge carmin. □ Rouge grenat. □ Rouge gros. □ Rose pâle. □ Bleu très-foncé. □ Bleu de ciel. □ Bleu de ciel pâle. □ Violet foncé. □ Violet clair. □ Violet pâle. □ Gris. □ Blanc passé.

3 et 4. Deux bandes de tapisserie. — Modèles de M^{me} Thorel, à la Religieuse, rue Saint-Denis. — Ces deux belles bandes conviennent parfaitement pour meubles, rideaux, bordure de tapis de table, etc. Les couleurs à employer sont indiquées sous les dessins par des signes différents.

5 à 8. Quatre carrés au crochet tunisien. — Modèles de M^{me} Lecker, 3, rue de Rohan. — Ces carrés conviennent pour une foule de choses, entre autres pour couvertures de berceaux, tapis de table, coussins, etc. Pour couverture de berceau ou de petite voiture d'enfant, il faudrait employer de la laine blanche



4. BANDE DE TAPISSERIE. ■ Rayure très-foncé. ■ Rayure foncé. ■ Rayure. ■ Rayure clair. ■ Rayure très-clair. ■ Rouge. ■ Cuiras. ■ Soie rose. ■ Soie jaune d'or. ■ Blanc.

et de la soie bleue ou rose pour les broderies. Il faut monter 29 mailles pour les carrés représentés par les dessins 5 et 6, 18 mailles pour le dessin 7 et 18 mailles pour le dessin 8. Pour les autres objets, tels que tapis de table, dessus de coussin, couverture de voyage, on pourrait se servir de laines de différentes couleurs; par exemple, rouge ou bleu foncé pour le fond, noir et jaune pour les broderies.

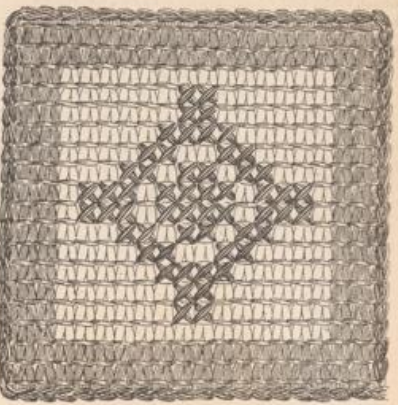
9 à 12. Quatre dentelles, crochet et lacet médaillon. — Modèles de M^{me} Lecker. — Ces quatre dentelles se font en long, au crochet, entremêlé de lacet médaillon. Nos dessins sont si clairs, qu'il sera facile à nos lectrices de les copier sans autre explication. Toutes ces dentelles conviennent pour jupons et autres objets de lingerie. Il ne faudra pas se servir de fil trop gros, mais l'assortir autant que possible au lacet, qui est assez fin.

13. Entre-deux mignardise, lacet médaillon et crochet. — Modèle de M^{me} Lecker. — La mignardise sert pour l'encadrement et le crochet pour relier la mignardise au lacet médaillon formant le milieu de l'entre-deux.

14. Dentelle, crochet, mignardise et lacet médaillon. — Cette dentelle est assortie à l'entre-deux représenté par le dessin 13; le travail en est excessivement simple.

15. Motif brodé au passé sur tulle de Bruxelles. — Ce joli motif peut servir pour bien des choses, entre autres pour pans de cravate, dessus de pelote, voile de fauteuil, rideaux de vitrage, etc. Le tulle de Bruxelles est celui qu'il convient d'employer, parce qu'il supporte le blanchissage. Lorsqu'on voudra se servir de notre modèle pour un grand travail, tel que rideaux de vitrage, voile de fauteuil, il sera nécessaire de répéter le motif à intervalles égaux, ou bien on pourrait en faire des applications sur mousseline.

16 et 17. Riche toilette de soirée et de spectacle, dos et devant. — Le devant de la robe figure un tablier de faille rose très-pleissé en travers, dont le bas est terminé par quatre volants tuyautés. La jupe est mi-partie faille rose et velours frappé deux tons, de vert myrte, clair et foncé. Corsage-cuirasse pareil. Les côtés sont en velours; le milieu, en soie rose, forme un gilet descendant très-bas, encadré d'une petite garniture froncée au milieu et orné de cinq nœuds verts et roses. La robe est ouverte en cœur par un petit revers rose avec un plissé blanc dedans. [Man -



6. CARRÉ AU CROCHET TUNISIEN.



7. CARRÉ AU CROCHET TUNISIEN.



8. CARRÉ AU CROCHET TUNISIEN.

chet tunisien. — M^{me} Rohan. — Ces carrés et choses, entre autres tapis de table, coussin ou de petite voyer de la laine blanche

ches au coude; deux volants, un blanc et un rose, sont retenus par une torsade et un nœud des deux étoffes.

Même toilette décolletée et vue de côté. Le corsage est en velours vert deux tons; autour des épaules court une garniture rose. Manches courtes en soie rose, formées d'un bouillon avec poignets. La jupe, longue et simple du bas, est en velours de côté; le milieu est en soie rose, retenu par de gros nœuds en satin et ruban vert clair. — Modèle de chez M^{me} Duboys, 31, rue d'Anjou.



13. ENTRE-DEUX.

18. Paletot en lainage beige. — Il est fermé au cou par un seul bouton. Deux grands revers de soie loutre ornés de boutons encadrent chaque côté. Le collet, les manches et la poche sont également ornés de faille loutre. — Modèle de la maison Duboys.

19. Toilette de soirée et de dîner. — Robe blanche en faille et broderies. La jupe longue est bordée de volants plissés. Le tablier est formé de rangs alternés d'un plissé à tête en tulle, d'un plissé en soie blanche et d'une haute broderie blanche. Cette disposition est répétée trois fois. Le haut du tablier est formé par du tulle plissé sur soie blanche. Ceinture à la taille. Corsage ouvert au cœur, en soie recouverte de tulle; le fichu est en tulle et broderie, fermé d'un nœud. Manches au coude, ornées de broderie, terminées par un double volant de tulle et broderie. Derrière, la traîne forme de gros bouillons de faille retenus d'un

nœud placé haut, et encadrée par la grande broderie blanche. — Cette belle toilette vient de chez M^{me} Duboys, 31, rue d'Anjou-Saint-Honoré.

20. Toilette élégante en faille ou cachemire clair pour

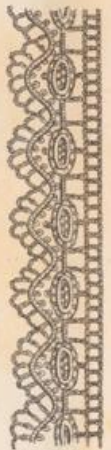


15. M.TIF AU PASSÉ SUR TULLE.

fillette. — Robe courte bien ajustée à la taille et ouverte en carré. Le devant est formé de bouillonnés de faille claire placés en travers et alternant avec des bandes brodées. Une broderie blanche encadre ce tablier. Manches longues ouvertes au bas, ornées comme le devant

de la robe. Cocarde sur la poitrine. — Modèle de M^{me} Day-Fallette.

21. Toilette de jeunes femmes pour grande soirée, bal ou théâtre. — Robe princesse en faille rosée. Au bas, plissé et dents coquillées. Echarpe-tablier posée en biais et garnie de dentelle rose. Traîne garnie de gros tuyaux de faille un peu plus foncée; tout autour court une draperie de tulle pincée à distances de 12 centimètres; le côté forme un grand revers garni de même, et d'une dentelle rose. Grande guirlande de lisrons blancs et roses. Corsage décolleté orné de la même draperie de tulle placée entre deux rangées de dentelles. Manches très-courtes. — Modèle de M^{me} Day-Fallette, boulevard de la Madeleine, 15.



14. DENTELLE.

PLANCHE COLORIÉE

Elegante toilette en faille bleu ciel et velours loutre. — Robe princesse. Au bas, trois volants plissés. Une très-large bande de velours loutre entoure la robe et remonte derrière en relevant la faille. Manches justes avec revers de velours loutre. Grand collet de velours tombant carrément dans le dos. Pour la description de ce costume par devant, voir la figurine n^o 2 du journal.

Toilette de ville en satin et faille noire. — Devant, le bas de la jupe est formé par de grands plis écossais à partir des genoux; au-dessus, une écharpe placée en travers forme deux grands plis remontants; au bord est posé une passementerie en jais clair de lune. Le même ornement encadre



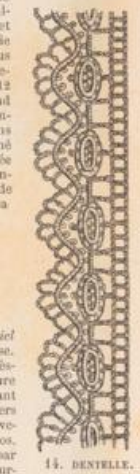
16. TOILETTE DE SOIRÉE ET DE SPECTACLE (DEVANT).

18. PALETOT.

17. TOILETTE DE SOIRÉE ET DE SPECTACLE (DOS).

19. TOILETTE DE SOIRÉE.

grande soirée, bal ou



14. DENTELLE.

noirs. — Devant, le bas
dia écossais à partir des
lacés en travers forme
bord est posé une passe-
nègne ornement encadre



6^e Année N° 306

Dimanche 11 Novembre 1877

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire à Paris

*Coiffettes de M^{me} Daquet, 53, r. Neuve des Petits Champs, 53 — Gants brevetés de la
Parfumerie Ninon, 31, r. du quatre-Septembre — Corsés et Jupons de la M^{me} de Nement, 33, r.
Vivienne — Spasistors de la M^{me} Kallard et Martin, 13, r. de Valenciennes.*

la robe de c
de deux pet
habit long
Un gilet de
cadre de det
manches lo
description
n° 1 du jour
Toilettes

ches,
-quet
-voile
-ficien
Les
-tir d
-lue
-gue
-oise
-tout
-et m
-gue

la robe de côté et continue tout autour de la jupe au-dessus de deux petits volants dentelés. Le corsage-cuirasse forme habit long par derrière, bordé d'une haute dentelle noire. Un gilet décore la poitrine, formé de plis triangulaires, encadré de dentelle noire et de la passementerie de jais. Les manches longues sont ornées de la même façon. Pour la description de cette toilette, voir la figurine n° 1 du journal.

Toilettes de M^{me} Pasquet.

COURRIER DE LA MODE

RENSEIGNEMENTS UTILES

Bien des mariages échangés pendant la belle saison vont se conclure à l'entrée de l'hiver. Puis les jeunes époux s'envolent en Italie pour passer la saison froide et pluvieuse au doux pays où résonne le si. Décrivons en quelques lignes la

ravissante toilette de mariée de M^{me} Sabine de L..., si élégante dans sa parfaite simplicité. Elle était de forme princesse, sans aucune garniture. L'épais satin aux riches et doux reflets descendait avec grâce en flots pressés. Ramené et serré par une touffe de faille, tout au bas de la jupe, l'étoffe se rouvrait en éventail pour former la traîne, excessivement longue. Devant, le satin, légèrement retenu et traversé par des points irréguliers, figurait un tablier encadré par deux grands revers garnis de point à l'aiguille, commençant à la hanche pour aller se perdre dans la traîne. Le corsage, orné de même, se boutonnait du haut en bas, avec une fleur d'orange à chaque boutonnière. Les man-



20. TOILETTE DE FILLETTE.

21. TOILETTE POUR BAL OU GRANDE SOIRÉE.

ches, au coude, se terminaient par un flot de point. Un bouquet au corsage, une guirlande légère en fleurs de cire et le voile vapoureux complétaient cette toilette virgine d'une délicate simplicité de lignes.

Les garnitures élégantes et nouvelles commencent à sortir des cartons; elles aussi, elles attendaient les élections. Une des plus jolies est le ruban marabout en plumes de cygne tissées. On dirait absolument le duvet velouté du bel oiseau; mais l'industrie parisienne a su teindre ce duvet en toutes nuances. On peut donc garnir: robes, sorties de bal, et même des confections de bandes larges ou étroites en cygne noir, blanc, rose, bleu, loutre, pensée, fauve, etc. Pour

garnir les robes sérieuses, on peut choisir dans les passementeries brodées en jais noir ou figurant des grappes de raisin découpées, le ruban marabout en lacet gaufré, la jolie broderie anglaise sur grenadine noire, le velours peluche noir ou toutes nuances. Les toilettes claires se garnissent de guirlandes ajourées faites d'un mélange de point de chânette et bouclée, deux tons, avec ou sans perles de couleur.

J'ai remarqué dans le même magasin, bien connu pour sa spécialité de tulle excellent, des voilettes de tout genre, voile Sita, simple ou bien étoilé de perles clair de lune, tulle espagnol, tulle à pois blancs ou noirs, et enfin la nouvelle et coquette voilette dite poudre de riz, qui donne au teint un

ton doux et rosé. Et que de jolies parures à jeter sur sa robe! une surtout, le fichu-mantille, brodé de ramages bleus et mousse deux tons.

Mais parmi les nouveautés tout à fait élégantes, une des plus jolies est sans contredit le ruban-plume, d'un vapoureux, d'une légèreté adorables. Le milieu est une guirlande de fleurs brodées se détachant sur fond clair, encadrée par les deux bords, formés de soie ébouriffée figurant la plume d'autruche rose. Une parure de ce genre, garnie intérieurement d'une dentelle fine et légère, anglaise ou point à l'aiguille, encadre le cou et le corsage ouvert en cœur ou découpé en carré. Une robe de faille noire ou claire est très-ha-

billée avec cette ravissante parure. La belle paresseuse, ennuyée d'avoir à changer de robe pour aller au théâtre, n'a qu'à jeter cela sur ses épaules, et la voilà habillée. Avec ce genre de parure, on met des manchettes en fine dentelle.

Plus que jamais, aujourd'hui où la toilette coûte si cher et où toutes les femmes veulent être bien mises, celles qui savent faire leurs robes possèdent un précieux talent. Mais où, comment l'acquérir? C'est toute une science. Désireuse d'être, à ce sujet, utile et agréable à mes lectrices, j'ai décidé la femme d'un honorable commandant en retraite, M^{me} Clerget, à ouvrir chez elle, rue Saint-Honoré, 336, un cours pratique pour apprendre à couper et à faire les robes, ainsi que les vêtements d'enfants et de fillettes. Les dames pourront apporter étoffes, garnitures, etc., et même leurs robes fanées qu'elles apprendront à rajeunir adroitement. Secondée par sa fille, jeune personne aux doigts de fée et parfaitement bien élevée, M^{me} Clerget, qui fait trousseaux et layettes dans la perfection, enseignera également le travail de la lingerie, la broderie — le chiffre en particulier — et enfin tous les ouvrages de dame. Ce cours aura lieu les jeudis et lundis, de 2 heures à 4 heures, à partir du 15 novembre. Une bonne éducation, une honorabilité parfaite, beaucoup de goût et d'adresse, voilà des avantages qu'on ne trouve pas toujours réunis et qui recommandent particulièrement M^{me} Clerget.

Un mot au sujet des chapeaux. Je viens d'en voir de très-jolis chez M^{me} Dujardin. Sa modeste installation, 3, rue de la Michodière, lui permet d'avoir des prix excessivement raisonnables. J'ai remarqué surtout un ravissant petit chapeau de théâtre, tout blanc, rond, avec bords en plumes blanches tendues. On sait que le blanc est adopté pour le soir. Ce joli modèle peut cependant s'exécuter en toutes nuances. Un autre avait, en guise de fond, un oiseau blotti, de nuance brune, aux plumes sombres et brillantes.

Outre les petites capotes pour visites ou théâtre, M^{me} Dujardin a la spécialité des chapeaux ronds, façon chapelier.

Elle fait des toques en feutre toutes nuances, à bords en velours, ornées de plumes et d'oiseaux exotiques, qui ont une très-jolie tournure et qui coiffent coquettement, grâce de côté ou sur le front. Elle fait bien et à bon marché. Que veut-on de plus?

MARIE DE SAVERNY.

LA FEMME A LA CAMPAGNE

15^e LETTRE

A Madame Louise B...

Tu me demandes quelques conseils au sujet de l'équitation, bien chère enfant, c'est en effet le moment opportun pour s'en occuper, car nous voilà dans la saison des chasses et des promenades à cheval. Les avis de ma vieille expérience sont toujours à ta disposition. Je vais répondre à toutes tes questions, puis nous reprendrons nos causeries sur la manière d'occuper les soirées par des jeux et des divertissements amusants et variés.

L'exercice du cheval est-il bon, est-il mauvais pour la femme? Santé et fortune le permettant, c'est, selon moi, une chose excellente.

L'équitation est beaucoup moins en honneur en France qu'en Angleterre. La femme de race latine paraît moins disposée à pratiquer ce genre de sport, soit par éducation, soit par goût naturel. Je le regrette pour nos Françaises. Savoir diriger et maîtriser un cheval, le monter avec grâce, faire d'un être fier, indocile et fort, un serviteur obéissant et doux, ce n'est pas là une tâche déplaisante; lieu au contraire. Disons-le tout bas : l'esprit de domination se trouve développé chez les filles d'Ève; cette agréable façon de l'exercer ne saurait gêner personne. L'habitude de monter à cheval fortifie le corps, donne à l'esprit de la fermeté et de la décision, et développe chez la femme la présence d'esprit, le sang-froid et l'initiative personnelle qui lui deviennent de plus en plus nécessaires dans notre époque de « struggle for life ».

Elle dissipe également cette mièvre poltronnerie si ridiculement que des esprits très-faux affectent de trouver naturelle et gracieuse chez la femme.

Au bon vieux temps, il n'existait guère de routes passables. Les femmes voyageaient à cheval ou dans de lourds chariots appelés *basternes*, traînés par des bœufs. La belle princesse Galewinthe, fille du roi visigoth Athanagild et fiancée du roi franc Chilpéric, mit ainsi près d'un an, au sixième siècle, à venir de Tolède à Soissons. A cheval, on allait plus vite; pendant plusieurs siècles, les princesses, les hautes et puissantes dames et demoiselles s'asseyaient en croupe derrière leur écuyer; c'est ainsi que la glorieuse Elisabeth d'Angleterre faisait son entrée dans ses bonnes villes. Cependant quelques femmes chevauchaient franchement à califourchon. Dans le musée d'une ville suisse, on conserve religieusement la selle de la bonne reine Berthe aux grands pieds; celle selle, fort curieuse, est munie de deux énormes étuis en cuir solide dans lesquels Madame Berthe

enfonçait chacune de ses jambes, une de ci, une de là. Sa quenouille légendaire était fixée à l'arçon, et la bonne reine s'en allait filant, visiter ses sujets.

Plus tard, abandonnant l'appui gênant de l'écuyer, les femmes se servirent de la planchette pour voyager à cheval, c'est-à-dire qu'elles s'asseyaient de côté, les deux pieds posés sur une planchette formant étrier; la selle était semblable au harnachement actuel des ânes. Cette façon d'aller fort commode pour voyager, n'offrait aucune sécurité à l'amazone. Aucune assiette, point de solidité. A la moindre vivacité, au moindre faux pas de la monture, la dame était par terre, « très-mariée et fort mal en point, » selon le langage d'alors.

Ce fut Catherine de Médicis qui, la première, importa d'Italie en France l'usage de la selle à fourche. Excellente écuyère, elle appréciait fort l'équitation; désireuse de ne point trop perdre de vue son royal époux, la reine Catherine avait coutume de voyager avec la cour et de suivre les chasses à cheval.

Le charmant escadron de ses cent cinquante filles d'honneur, transformées en amazones intrépides, la suivait partout.

Depuis cette époque, les femmes ont continué à se servir de cet excellent système pour monter à cheval. Après diverses modifications, le harnachement lourd et compliqué d'autrefois, déjà simplifié par la selle française, a été définitivement remplacé de nos jours par la légère selle anglaise.

A mon humble avis, l'exercice du cheval est amusant, élégant, excellent pour la santé. Quelle lête est plus belle, meilleurs, plus utile, plus amie de l'homme?

L'amazone gagne en force ce qu'elle perd en grâce féminine, dit-on. Erreur! erreur profonde! La femme gracieuse e sera quand même et partout, le sera plus encore placée sur un beau cheval bien dressé.

« Mais l'amazone est moins solide en selle que le cavalier. »

Autre erreur! L'amazone, grâce aux deux fourches qui lui maintiennent les jambes, est d'une solidité à toute épreuve, si elle sait conserver son sang-froid et si elle n'obéit pas à la fâcheuse inspiration de dégager sa jambe dans un moment périlleux. C'est presque toujours par peur qu'une amazone est jetée en bas de son cheval. Mais, pour obtenir ce sang-froid si nécessaire, il faut se donner la peine d'acquiescer la science de l'équitation en étudiant ses principes avec assiduité. Ne pas s'imaginer surtout qu'il suffit de cinq ou six essais pour être apte à se mêler aux parties de chasse et de campagne. Il faut de trente à quarante épreuves suivies pour pouvoir le faire avec l'élégance que donnera une *bonne assiette acquise*; et il faudra travailler pendant au moins un an pour devenir une habile amazone.

Dans ma prochaine lettre, je développerai les principes fondamentaux nécessaires à toute femme qui pratique le noble art de l'équitation.

Mille amitiés.

(A suivre.)

M. DE S.

Il ne s'agit pas seulement de vendre bon marché pour mériter la confiance du public. Il est certain bon marché qui coûte fort cher; on ne s'en aperçoit que trop vite à l'usage.

Pour que la modicité des prix soit réelle, il faut qu'elle soit appliquée à des marchandises de qualité supérieure. Ainsi l'entend le *Coin de Rue* en ne cessant de mettre cette belle maxime commerciale en pratique. La loyauté bien connue de cette ancienne maison lui a valu une innumérable clientèle, laquelle s'accroît sans cesse en raison des efforts intelligents tentés par la nouvelle administration pour perfectionner ses modes d'opérations.

Voici une heureuse innovation qui ne peut manquer de faire grossir encore le chiffre de ses affaires, déjà fabuleux. Désormais, on recevra gratuitement le patron coupé, grandeur naturelle, de la confection achetée, robe ou manteau, faisant partie des modèles reproduits dans les catalogues et sur les planches de gravures. Toute acheteuse, en choisissant une étoffe, a également droit à un de ces patrons.

Le patron monté des modèles coupés sur les mesures des clientes coûte : modèles simples de robes, costumes ou confections, 6 fr.; modèles riches, 9 fr.

Fussiez-vous à tous les bouts du monde civilisé, vous pouvez vous procurer les plus jolis types des modes parisiennes.

Il n'est question que de la liquidation des 10 millions de marchandises d'hiver cédées à prix d'expert par l'ancien propriétaire à la nouvelle société. C'est une véritable fête commerciale qu'une visite au *Coin de Rue*. Vous y trouvez de très-belles soieries noires depuis 2 fr. 95; des draps de soie, de qualité garantie, largeur 60 centim., ayant valu 8 fr. 50, réduits à 5 fr. 40 le mètre; des soieries unies couleurs, à 2 fr. 90; de belles failles en toutes nuances, à 8 fr. 75, vendues partout 45 fr. le mètre; des soieries façonnées, à 5 fr. 90; des velours soie noire, à 4 fr. 90. Parmi les chaudes étoffes de fantaisie, on s'arrache le *kinkerboker* en nuances nouvelles, à 45 centimes; les bourrettes, à 85 centimes, etc.

Les costumes et confections, établis dans des conditions exceptionnelles d'élégance et de solidité, vous offrent une foule d'agréables surprises. Sachez en profiter!

M^{me} Day-Fallette vient de créer de ravissantes toilettes de ville, de bal et de réception. M^{me} Day-Fallette est bien connue de nos lectrices par sa grande complaisance à répondre aux demandes d'explications de toilettes et à l'envoi d'échantillons.

M^{me} Day-Fallette, boulevard de la Madeleine, 15, n'habille délicieusement bien, il le faut avouer, que les demoiselles et les jeunes dames, là est son triomphe. La robe princesse, est coupée par elle, comme pour le plaisir des yeux et la grâce de la démarche à qui elle donne beaucoup d'élégance; donc plus de tunique devenue inutile, cette robe n'ayant besoin que d'elle pour composer seule, à l'aide de ses garnitures, tout un costume et le plus charmant.

De jolies bourrettes laine sur fond soie nuancées permettent de délicieuses garnitures en rapport. M^{me} Day-Fallette emploie ces nouvelles et belles étoffes pour toilettes de ville et de visite. Elles sont d'une haute distinction avec le vêtement, le chapeau, le manchon et les gants assortis; ces derniers ont des broderies d'une délicatesse extrême.

Pouvoir faire d'une vieille robe de soie une robe neuve, quelle économie! Rien de plus simple cependant, en s'adressant à la Teinturerie européenne, 26, boulevard Poissonnière. Grâce aux inventions, aux perfectionnements réalisés par M. Périnaud, directeur de cette maison, on peut faire teindre une robe de soie sans la décolorer, quelles qu'en soient les garnitures; de plus, la trame se trouve plus riche, le tissu est tout aussi souple, tout aussi moelleux et brillant que s'il était neuf. On sait que la soie teinte faisait le désespoir des couturières, forcées de romancer à la draper; elles auraient autant aimé chiffonner du carton. Maintenant, entre une robe teinte et une soie neuve, il n'y a plus aucune différence.

Laferrière n'était pas d'une autre nature que le commun des mortels. Pourqu'il un cosmétique qui prolonge sa jeunesse pendant si longtemps n'agissait-il pas de même sur vous?

L'*Eau Laferrière* conserve à la peau son léger duvet avec la fraîcheur, la fermeté, les tons lisses de l'adolescence. La *Poudre Laferrière* communique instantanément au visage une blancheur diaphane; le savon du même nom est onctueux comme le cold-cream; on sait que ce sont les acides qui rendent les savons durs.

Il n'est pas de préparations comparables à celles-là. Pendant quatre-vingts ans, Laferrière en a été la preuve vivante. (25, rue d'Enghien.)

LA VIEILLE FILLE

Marguerite de la Salle à M^{me} de Fouges.

(Suite)

Henry fuit Florentine plutôt qu'il ne la recherche. Mon presque fiancé sera un mari bédé.

— Ah ça! monsieur, toi dit Florentine avec impatience, pourquoi ne voulez-vous pas m'accompagner à la promenade?

— Je ne peux pas.

— Eh bien! vous n'êtes pas gentil; je vous aimais beaucoup, vous étiez *my darling*; maintenant je ne vous aime plus.

— J'en mourrai de douleur, mademoiselle, mais à la maison. Debors vous marchez trop vite pour moi.

— C'est un prétexte. La vérité est que vous avez peur que je vous fasse la cour, cher monsieur.

— C'est un hommage à vos séductions, mademoiselle.

— Ou c'est la crainte de votre propre faiblesse. Je vous transmets ce babillage. Mon cœur est à d'autres pensées. C'est dans quelques jours que je donne une réponse à Henry.

2 octobre 1860.

Je viens à vous parce que je souffre, ma seconde mère, mon amie. C'est demain que je dois donner cette réponse qui décidera de ma vie. Vous pensez quelle semaine j'ai passée, entre Florentine qui est un tourbillon et Olympe qui est une douche glacée.

Je voyais Henry, je n'osais lui parler ni le regarder en face. Je n'ai fait que penser à cette heure de tête à tête que j'aurais avec lui, que nous avons le droit d'avoir comme fiancés. Pour les avoir attendues, il n'aurait eu que des paroles plus douces. Il aurait pu baisser la main qui était à lui, et le cri qui m'était échappé l'autre jour dans le danger, je le lui aurais répété.

Comme un acteur qui dit son rôle et étudie tous ses mouvements devant la glace, je me demandais, devant ma conscience, si je pouvais lui dire tous mes sentiments. Et, quoi que je fisse, ma conclusion était :

— Je veux bien être votre femme, Henry.

de ravissantes toilettes
M^{lle} Day-Fallette est bien
de complaisance à répon-
dres et à l'envoi d'é-

Madeleine, 15, n'hahille
que les demoiselles et
la. La robe princesse,
à plaisir des yeux et la
beaucoup d'élégance ;
cette robe n'ayant be-
à l'aide de ses garnitu-
rant.

soie nuancée permet-
port. M^{lle} Day-Fallette
pour toilettes de ville
distinction avec le vête-
ments assortis ; ces der-
sont extrême.

soie une robe neuve,
pendant, en s'adres-
sant à Poissonnière.
ornements réalisés par
on peut faire teindre
belle, qu'en soient les
très plus riches, le tissu
eux et brillant que s'il
faisait le désespoir des
draper ; elles auraient
Maintenant, entre une
à plus aucune diffé-

ature que le commun
qui prolonge sa jeu-
il pas de même sur

son léger duvet avec
de l'adolescence. Ma-
tinément au visage
même non est onc-
ce sont les acides

bles à celles-là. Pen-
a été la preuve vi-

FILLE

Fonges.

la recherche. Mon

me avec impatience,
sagner à la prome-

vous aimais beau-
t et je ne vous aime

elle, mais à la maî-
r moi.

vous avez peur que

, mademoiselle.
faiblesse.

œur est à d'autres
donne une réponse

5 octobre 1860.

ma seconde mère,
mer cette réponse
quelle semaine j'ai
illon et Olympe qui

ni le regarder en
e de tête à tête que
oit d'avoir comme
ait en que des pa-
main qui était à lui,
dans le danger, je

odie tous ses mou-
ndais, devant ma
es sentiments. Et,

ry.

J'étais là de mes rêveries lorsque je vis entrer Floren-
tine dans ma chambre ; elle coucha sa grande personne à
mes pieds, me câlina doucement et me dit :

— Qu'est-ce que tu penses de M. de Gouvioux ?
— Tout le bien possible, puisque je compte l'épouser, si
mon père donne son consentement.

Elle devint horriblement pâle.

— Tu aurais dû me prévenir.

— Te prévenir ! Il n'y a pas huit jours que tu es là. Je
dois lui rendre ma réponse demain.

— Marguerite, je t'en supplie, ne lui réponds rien, ne le
vois pas.

— Et pourquoi donc ? Si tu l'aimes depuis huit jours, c'est
bien légèrement. Tu es jeune, tu es séduisante, tu trou-
veras dans les salons de Paris bien des prétendants. Il y a
huit jours, tu parlais d'épouser un vieillard. Le mariage
était pour toi un sac d'argent dont l'un tient le contenant
pendant que l'autre vide le contenu. Moi, j'aime Henry de-
puis longtemps, depuis mon enfance peut-être ; je le connais,
je l'apprécie ; je le rendrai heureux. Toi, tu le feras souf-
frir.

— Eh ! qu'importe ! je te l'enlèverais plutôt que de te le
céder.

— Allons donc ! lui dis-je, tu me fais rougir. Voilà quels
sont tes moyens à toi ! Sais-tu ce que tu aimes en lui ? sa
fortune, son rang et le train que tu mènes à Paris.
— Ah ! dit-elle, tu m'insultes ! Je ne le savais pas riche ;
je ne sais rien de lui, et je m'en vante.

— Pure imagination. Tu te consoleras comme tu as aimé,
en huit jours.

— Non ! Ecoute-moi bien, Marguerite. Si demain tu lui as
parlé, je me tuerai devant vous deux et je vous éblouisse-
rai de mon sang. Osez être heureux, après !

— C'est une menace ! je te le crains peu.

— C'est une prière, tu m'écouteras davantage. J'attendais
de toi tous les sacrifices d'amitié, Marguerite ! cela ne te
sera pas bien difficile : tu es une sainte !

Elle parla longtemps sur ce ton, elle voulait de moi une
promesse ; je n'aurais pu la lui faire, mais elle me quitta,
disant :

— Tu réfléchiras, et tu auras pitié.

Je voyais sa passion sincère, je me souvenais de sa me-
nace, elle était femme à se taire. Comme rivale, elle était
fort dangereuse. Elle avait été très-belle pendant cette scène.
Ces femmes-là sont capables de tirer un feu d'artifice de
phrases de roman qui fait plus d'effet que le volcan qui brûle
sourdement pour toujours.

Quand elle fut partie, je me dis :

— Non ! je ne peux pas ! Le sacrifice est au-dessus de mes
forces. J'ai vécu pour les autres, j'ai vécu pour moi. On
peut bien anéantir sa fortune, on ne supprime pas son cœur.
J'ai donné ma vie passée aux soins d'un père ; en me ma-
riant, je pourrai le donner encore, tout en vivant un peu
pour moi. Je puis bien être Antigone, mais pas Iphigénie.
J'ai donné presque toute ma fortune à mon frère ; celui-là
n'a rien à me réclamer. J'ai introduit Olympe dans la famille
sans l'aimer ; elle profite de la fortune que j'ai héritée et sans
laquelle le mariage ne se fit pas fait. Qu'ont-ils à me de-
mander, ceux-là ? d'élever leurs enfants, d'en être la ser-
vante ? Je n'élèverai que les enfants dont je serai la mère.

Enfin, je trouvais mon passé absurde, et je le reniai. Que
dites-vous d'un fanatique qui, au milieu de son martyre, s'a-
percevrait qu'il n'a pas la foi ? Je trouvais suffisants les sa-
cifices d'autrefois pour qu'on ne m'en demandât pas de nou-
veaux. Et de quel droit une amie me prenait-elle mon fiancé,
mon mari, mon avenir ? Jamais je ne céderai !... Et si elle se
tuait !...

Telle fut mon angoisse toute la nuit. Teis étaient les cris
de mon égéisme. Et, tout en larmes, je disais :

— Je ne peux pas ! je ne peux pas !

Je me levai si pâle et si défaite que je me fis peur en me
regardant dans la glace. Il me fallut beaucoup de force de
volonté pour m'habiller. Je me serais couchée par terre
comme l'animal qui va mourir.

J'allais au jardin chercher un peu d'air frais et de calme,
lorsqu'un détour d'une allée je me trouvai avec Henry qui
me cherchait. Il paraissait fatigué, lui aussi, comme s'il
avait passé une mauvaise nuit et éprouvé des inquié-
tudes.

— Causez, dit-il d'une voix brève. Laissez-moi d'abord
vous dire que mon amour pour vous était mêlé d'admiration,
Marguerite ; rassurez-vous, ce ne sont point des compliments
sur votre beauté que je vais vous faire. Je veux parler de
votre grandeur d'âme, de votre bonté, de votre dévouement.
Il faut que vous ayez beaucoup de tout cela pour supporter
ce qu'on vous fait souffrir, pour ne jamais perdre patience
une minute, pour sacrifier votre existence entière à des
égotés et à des ingrats !

— Je ne vous comprends pas, lui dis-je, expliquez-vous.

— J'y viens ; j'ai donc demandé hier votre main à votre
père ; il n'a répondu ni oui, ni non ; mais :

— Avez-vous le projet d'emmener Marguerite avec vous ?

— Certainement oui, lui ai-je dit avec plus de franchise
que de diplomatie.

— Et que deviendrai-je, moi ?

Je réfléchis alors à la sottise que j'avais faite et lui dis :

— Si une des conditions pour obtenir la main de M^{lle} Mar-

guerite était de passer ma vie avec vous, monsieur, au
château de l'Étang, j'y consentirais volontiers.

— Oui ! vous dites cela et puis vous l'emmèneriez le len-
demain si cela vous plaît. Vous avez la loi pour vous. On se
moquera du pauvre vieillard, on laissera l'aveugle dans ses
ténèbres. Et qu'est-ce que je deviendrai, moi, avec un fils
qui a horreur de la lecture à haute voix, un amnésique qui a
une laryngite et une belle-fille qui est la plus débilitante
créature du monde ?

— Raison de plus, monsieur, pour me donner M^{lle} Mar-
guerite ; nous vous tiendrons compagnie tous deux, nous
vous distrairons.

— Connu ! on dit cela avant le mariage ; vous avez été
très-attentif pour moi, mais qui sait si ce n'était pas par in-
térêt ?

— Oh ! monsieur, si j'ai eu des attentions, c'est que je
me sentais pour vous l'affection d'un fils, c'est que j'aimais
votre fille.

— Oh ! très-bien ! je m'attendais à cela ; mais l'aimerez-
vous autant quand vous saurez qu'elle a donné à son frère
200,000 francs de sa dot pour qu'il pût se marier avec
M^{lle} de Brettière ?

— J'aimerais votre fille davantage pour cette action gé-
néreuse.

— Ah çà ! vous êtes désespérant ; comprenez donc à la fin
que je ne tiens pas du tout à marier ma fille !

— Je conçois, monsieur, ce que cela a de douloureux ;
mais vous avez eu le temps de vous habituer à cette idée.
M^{lle} Marguerite a l'âge d'être mariée.

— Vous trouvez ? moi, je la trouve bien jeune ; elle est dé-
licate, quoi qu'elle n'en ait pas l'air. Mon Dieu ! qu'elle at-
tende un peu ! Bien n'est pressé. Quand je serai mort, elle
fera ce qu'elle voudra.

— Vous pouvez vivre vingt ans, trente ans encore, mon-
sieur ; je le souhaite pour vous et pour nous tous ; M^{lle} Mar-
guerite aurait quarante ou cinquante ans ; à cet âge-là, elle
trouverait des partis plus difficilement que maintenant.

— Eh ! où serait le malheur ? N'est-elle pas heureuse
comme cela ? N'allez pas croire que nous lui infligeons de
mauvais traitements ? Quand elle serait vieille fille ! Je la
connais, moi. Il lui faut du dévouement et non de l'amour.
Comment voulez-vous que cette fille-là se donne en bloc à un
seul être quand son bonheur est de se couper en petits
morceaux pour chacun de nous.

— Ne pensez-vous pas, monsieur, qu'il serait bon d'avoir
l'avis de George sur le mariage de sa sœur ?

— Ce n'est vraiment pas la peine de le consulter, il sera
de l'avis de sa femme. C'est d'ailleurs que tous les deux pen-
sont que Marguerite doit rester auprès de moi pour me so-
igner ; ils sont si égoïstes !

— Je souris à cette naïveté involontaire, repris M. de
Gouvioux. Mais j'étais trop triste pour sourire longtemps,
et je dis à votre père :

« Ne me désespérez pas par un refus, monsieur, j'atten-
drai votre fille — longtemps s'il le faut, car je l'aime, et j'ai
mis en elle tout mon bonheur à venir. Ne me la refusez
pas. »

— Je la refuse, et formellement, dit-il. Je ne veux pas
que ma fille se marie.

Le sang me monta au visage.

— Mais vous ne savez pas, lui dis-je, que Marguerite peut
se passer de votre consentement, puisqu'elle a vingt et un
ans ?

Votre père se dressa de toute sa hauteur.

— Marguerite n'a pas été élevée comme Florentine, me
dit-il ; elle ne sait pas ce que c'est que son bon plaisir et la
désobéissance. Elle obéira, quand elle devra mourir.

J'ai quitté votre père furieux, désespéré, et je viens à
vous, Marguerite, plein d'espérance. Quelle est votre ré-
ponse ? Elle est facile, si vous m'aimez.

— Sans doute, mon père me connaît mieux que je ne me
connais moi-même, dis-je avec effort. S'il exige de moi un
dévouement éternel, c'est qu'il m'en juge digne. Je crois que
nos sacrifices sont comme nos prières ; nous devons toujours
les recommencer. Mon père a besoin de moi, je dois rester
près de lui. Je suis nécessaire, non-seulement pour lui, mais
pour la paix de la famille. Tout le monde ne tarderait pas à
se disputer sans moi. Mon père a dit la vérité en m'appelant
une vieille fille ; j'ai des manies ; je dois être désagréa-
ble ; j'aime la vie tranquille ; je ne saurais même pas jouer
de la trop belle fortune que vous m'offrez. Il me semble
qu'une femme comme Florentine, jolie, élégante, jouissant
de l'argent et de tous les agréments de la vie, vous convien-
drait bien mieux. Pour moi, je me dévouerai aux miens, et
puis je servirai Dieu ; je me ferai religieuse.

— Vous me parlez avec votre raison ! dit Henry, et pas
avec votre cœur. Il n'y a que deux mariages : celui où l'on
combine des chiffres, où l'on dispute des intérêts, et celui où
l'on n'est plus soi ou moi, mais nous. Si vous m'aimez, vous
pouvez forcer votre père à ce mariage.

— Il vous a dit que je ne le ferais pas, il a raison. Pour-
quoi le frapper si cruellement, moi qui suis son bâton de
vieillesse ?

— Ces gens-là vous sacrifient à leur égoïsme. Quand vous
serez malade ou vieille, ils vous abandonneront ; alors vous
regretterez le mari et les enfants qui vous eussent aimée.

— Je ne forcerais pas la volonté de mon père.

— Alors, Marguerite, vous avez attendu huit jours pour
me faire une pareille réponse ? Cela ne vous ressemble pas,
cela est d'une femme coquette et sans cœur.

Je fondis en larmes à cette accusation.

— Vous pleurez, me dit-il avec émotion. Mais dites-
moi donc que vous m'aimez, et j'attendrai vingt ans. Dites-
moi que vous m'aimez et je subirai toutes les douleurs.
Pourquoi pleurez-vous ? Quelqu'un vous a parlé, quelqu'un
vous a influencé ?

— Personne ne m'influence ; je crois que je ne vous ren-
drais pas heureux.

Alors ce que j'éprouvai fut semblable à une impression de
mon enfance ; je me souvins de ce jour où je me noyais, en
ayant la force, dans mon héroïsme d'enfant, de ne pas pou-
ser un cri !

Deux heures du soir.

Florentine m'a embrassée ; elle a compris à ma douleur
que j'avais sacrifié mon avenir, à elle, mon amie d'enfance !
Dans la journée, on a proposé une excursion. Mon père, mon
frère et ma belle-sœur étaient dans la voiture, Henry et
Florentine à cheval. Elle a voulu monter la jument que j'a-
vais il y a huit jours.

— Non ! dit Henry, vous ne toucherez pas à celle-là ! Pre-
nez la mienne si vous voulez.

Henry est bien triste ; pourquoi ne s'en va-t-il pas ? Sans
doute, il n'a pas le courage de me quitter, et moi ? Je vou-
drais qu'il s'en allât.

Allons ! puisque vieille fille je suis, il faut du moins plaire
aux malheureux. Pendant qu'ils s'amusaient, l'abbé Perveche
et moi nous avons été porter notre travail à une femme
du village.

Cette femme a d'autant moins le temps de travailler pour
ses enfants, qu'elle a les frères et qu'elle est allité. Nous
avons trouvé chez elle notre ennemi, c'est-à-dire celui qui
suit le facteur pour voir l'adresse de nos lettres, qui de-
mande au maire qu'on répare ses chemins et qu'on ne tou-
che pas aux nôtres, celui qui ne nous salue pas et qui nous
envie ! Le pauvre M. Sorbier.

Avec ses deux millions et son château, il est bien heu-
reux de causer avec un paysan. Nous avons fait une
assez longue visite à notre protégée, et nous lui avons laissé
nos provisions.

Comme nous nous en allions, M. Sorbier est venu tirer
l'abbé par la manche, et ils ont causé à voix basse derrière
moi. Voilà, à travers beaucoup de circonlocutions, ce qu'a
dit M. Sorbier :

— Mais elle est très-bonne personne, M^{lle} Marguerite. Je
ne la savais pas si simple.

— C'est un ange, dit l'abbé.

Sans doute parce que je lui ai appris à coudre.

— Est-ce que vous croyez que dans sa famille on consen-
tirait à la marier avec un homme qui ne serait pas noble ?

— Oui, dit l'abbé, si c'était un honnête homme et un
homme bien élevé.

— Ah ! dit M. Sorbier avec un gros soupir, ce doit être
bien difficile de lui plaire.

— Vous lui plairiez beaucoup, dit l'abbé, en prenant la
balle au bond, si vous faisiez de grandes aumônes dans tout
le pays.

— Vous ne me croyez pas avare, au moins ? dit M. Sor-
bier. Je ne me suis jamais rien refusé. Venez donc me voir,
nous recauserons des aumônes et de M^{lle} Marguerite.

— Si vous tenez à la satisfaction, dit l'abbé, il faudra me
tirer votre chapeau toutes les fois que vous me rencon-
trez.

— Je le ferai et avec plaisir encore. Est-ce que vous
croyez, monsieur l'abbé, que l'évêque viendrait bénir le ma-
riage d'un homme comme moi ?

L'abbé a raconté l'anecdote à mon père et à mon frère.

— Qu'en dis-tu ? demanda mon père.

— Je dis qu'on ne refuse pas Henry de Gouvioux pour
accepter un monsieur Sorbier.

— Deux millions, dit George, songez-y, ma chère, c'est
un beau mariage. Et puis tu ne quitterais pas mon père, tu
pourrais toujours le soigner. On en ferait ce qu'on voudrait
de ce parvenu, il serait si heureux d'habiter le château !

J'ai répondu à mon frère avec hauteur. Vous, ma noble
amie, vous comprenez ce qui se passe dans mon cœur. J'ai
sacrifié Henry à mon amie, mais je sacrifierai tous les beaux
mariages à mes douloureux souvenirs.

5 novembre 1860.

Le mariage est annoncé.

M^{lle} de Nerfeuil doit venir prendre sa fille ici ; on songe à
la corbeille et aussi aux petits cadeaux qu'on fera aux amis.
Comme le dit Florentine, on fait un cadeau de deux cents
francs qui a l'air d'en coûter davantage et qu'on estimera à
moins comme tous les cadeaux.

Florentine m'a demandé ce que je voulais. Je l'ai fait rou-
gir de cette façon de me témoigner sa reconnaissance. La
noce se fera à Paris. Il est temps qu'ils partent. Je n'en suis
plus. Je vais mourir. Oh ! non ; les braves ne meurent point
pendant la torture ; ils ne succombent qu'après !...

1 décembre 1860.

Ils sont mariés! Les jours écoulés me semblent un rêve et un mauvais rêve auquel je n'ose penser. Son bonheur à elle me faisait mal. Dans un de ces jours où la bonté n'obéit plus à la volonté, où la patience ne se soumet plus à la résignation chrétienne, j'ai eu envie de brûler ces robes, ces dentelles avec lesquelles elle va être belle pour lui. Étant seule, j'ai essayé la robe blanche de Florentine, et une minute, je me suis figuré que j'étais la mariée. Je ne sais comment, après m'être regardée dans la glace, je me suis trouvée à genoux.

J'ai eu des remords de cette jalousie et de cette envie de la beauté de mon amie.

(A suivre.)

PHILIPPE GERFACT.

L'ESCARGOT

La lettre d'une abonnée me fournit aujourd'hui l'occasion de combattre une erreur populaire généralement répandue en France et plus particulièrement dans le Midi, à propos de l'usage des escargots en médecine.

Tout le monde connaît l'escargot, qu'on désigne encore sous les noms de *limacon*, *collimaçon*, *hellée*, etc. Ce mollusque terrestre habite toutes les parties du monde; on le rencontre partout, depuis l'équateur jusqu'aux régions glaciales. Dans nos pays, il choisit de préférence les lieux humides, et pendant la froide saison, il s'enfonce dans la terre, sous les murailles, dans des trous profonds.

L'histoire de l'escargot est très-ancienne. Les auteurs grecs et latins n'ont pas dédaigné de s'en occuper. D'après Plinius, c'était un mets fort recherché des Romains. Ceux-ci faisaient parquer les escargots et les nourrissaient avec du vin cuit et de la farine pour rendre leur chair plus succulente. L'usage était principalement d'en manger dans les repas funéraires. On a trouvé dans les cimetières de Pompéi des amas de coquilles de limacon qui provenaient des festins faits par les habitants de cette ville sur les tombes de leurs parents.

De nos jours, on est peut-être moins friand des limaçons que ne l'étaient les Romains; mais cependant on en mange beaucoup à Paris, en France et dans toute l'Europe. Les Italiens en consomment de grandes quantités et, sur toutes les places de Naples, on voit des marchands qui vendent du bouillon d'escargots. La consommation en est devenue tellement grande dans quelques contrées qu'on a créé des parcs ou *escalagères* pour en faciliter la reproduction. Ces parcs sont ordinairement des coins de prés ou de jardins limités par des traînées de sciure de bois qui empêchent les escargots de s'éloigner. Cette pratique a pour avantage d'empêcher les escargots de se nourrir d'herbes vénéneuses et de prévenir ainsi des accidents d'empoisonnement qu'on a pu déjà constater après l'ingestion d'escargots qui avaient mangé de la ciguë et de la belladone.

Au point de vue culinaire, l'escargot est un aliment assez insignifiant, dont on peut dire comme de bien d'autres: « La sauce vaut mieux que le poisson ». Quelques estomacs le digèrent, d'ailleurs, très-difficilement.

Au point de vue médical, l'usage des escargots remonte à la plus haute antiquité, sans qu'on puisse se rendre compte des principes thérapeutiques qui entrent dans la composition de leur chair. Plinius l'Ancien les donne comme un des meilleurs remèdes pour l'estomac. Seulement, il faut, dit-il, leur faire jeter un bouillon en les laissant intacts, puis les faire griller sur les charbons sans y rien ajouter, ensuite les prendre avec du vin. Il recommande également de les prendre en nombre impair. C'est évidemment cette dernière condition qui consistait toutes les propriétés curatives de l'escargot. C'est de l'empirisme le plus pur, et c'est sans doute ce qui a servi de point de départ à quelques médecins modernes qui ont conseillé l'usage des escargots dans plusieurs affections de la poitrine et plus particulièrement dans la phthisie pulmonaire. On prescrit aujourd'hui le bouillon, la gelée et le sirop de limacon; le plus souvent on conseille aux malades de manger les escargots crus.

Les trois premières préparations sont insignifiantes au point de vue de la maladie elle-même; elles n'ont absolument aucune action spéciale, curative, sur la phthisie; elles constituent un simple médicament mucilagineux, émollient, adoucissant, qui peut être remplacé par une multitude d'autres moins repoussants pour le malade et moins dispendieux. On peut cependant en permettre l'usage, à titre de médicament pectoral, si tel était le goût du malade.

Quant à faire avaler aux phthisiques les escargots tout crus, je crois que cette pratique est extrêmement mauvaise; non point que l'escargot par lui-même soit nuisible, mais, malgré tous les lavages, cet animal conserve toujours une viscosité dégoûtante qui en rend la digestion difficile et qui répugne tellement au malade qu'au bout de quelque temps celui-ci en est entièrement dégoûté. En outre, comme les phthisiques ont l'appétit très-capricieux et de courte durée, je crois qu'au lieu de perdre un temps précieux à leur faire avaler un médicament inerte et qui les dégoûte,

il vaudrait mieux profiter de leur appétit et de leur bonne volonté pour leur administrer des aliments toniques, de la viande crue, par exemple. Par ce moyen, on profite des seules chances qui restent de rétablir la santé.

Il faut donc condamner d'une façon absolue l'usage des escargots crus dans le traitement de la phthisie pulmonaire. On peut administrer le sirop d'escargot, à titre d'adoucissement, si tel est le goût du malade.

DOCTEUR IZARD.

LES MENUS D'UN CORDON BLEU

Les huîtres d'Ostende.
Le consommé aux œufs pochés.
Les rougets au gratin.
Les mauviettes rôties.
Le cuisot de chevreuil à la broche, avec la gelée de groseilles.
La salade de piments rouges d'Espagne.
Les cardons à la moelle.
Le savarin aux fruits.
La glace vanille et citron.
Dessert.

Au milieu du renchérissement de toutes les denrées, nous sommes heureux de constater que les huîtres fines conservent toujours les mêmes prix avantageux; aussi la consommation en est-elle de jour en jour plus importante.

Adresser les demandes vingt-quatre heures à l'avance, pour être livrées franco à domicile, à M. J. Guillaumet et Co, 2, rue Saint-Honoré (Halles centrales), et demander les huîtres fines de Kermelo Montarac.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Les chapeaux de M^{me} Caroline Coutot sont renommés pour leur bon goût et leur exquise élégance. Nous engageons nos lectrices qui se trouvent à Paris à visiter les salons de M^{me} Coutot. Ils se trouvent au n° 55 de l'avenue de l'Opéra, c'est-à-dire à trois pas du boulevard, en plein centre élégant. Malgré cette situation exceptionnelle, les prix de M^{me} Coutot sont relativement très-moindres. Ses nouvelles créations pour la saison sont le chapeau en feutre *poils de chameau* et le chapeau en feutre *marmotte*, tous deux de forme fort seyante. Nous leur avions prédit d'avance un succès qui s'accroît chaque jour.

La *Compagnie irlandaise*, 38, rue Tronchet, met en vente un assortiment très-complet de mouchoirs nouveaux, depuis le mouchoir simple jusqu'au beau mouchoir à riches broderies et dentelle, destiné à la corbeille de mariage. De plus, la *Compagnie irlandaise* offre à sa nombreuse clientèle un choix très-varié de charmantes parures, grand col et manchettes, en véritable guipure d'Irlande, commençant à 19 francs.

Nous sommes heureux de pouvoir enfin indiquer à nos abonnées le secret de faire, avec régularité et promptitude, tous les genres de plissés et de ruches en soie, laine, mousseline, crêpe, etc., sans aucune trace dénotant que la perfection du travail est obtenue par le *nouveau Mètre à plisser*, breveté s. g. d. g., de E. et A. Merle, passage du Désir, Paris. Le même mètre fait tous les genres de garnitures, depuis 10 fr., plissant sur 0^m25 centimètres de hauteur.

La maison *Poirvet*, 61, rue Montorgueil, déjà citée tant de fois par nous à cause de la bonne qualité de ses chaussures, est en mesure de satisfaire à toutes les exigences de sa nombreuse clientèle. La grande quantité de pointures qui peut offrir la maison Poirvet lui permet de chauffer immédiatement les personnes qui sont ordinairement obligées de se faire faire des chaussures sur mesure. De plus, la maison Poirvet offre au public l'avantage inappréciable de vendre en détail au même prix que pour la vente en gros. La chaussure cousue est vendue au même prix que la chaussure clouée.

La maison se charge d'expédier franc de port et contre remboursement toute commande pour la France, l'ALSACE-LORRAINE, la BELGIQUE, la SUISSE et LONDRES, déjassant 25 francs.

Pour éviter toute erreur, il est essentiel, en faisant la commande, de bien indiquer les mesures, avec désignation de l'article et le prix.

Comme eau de toilette, le *Lait antipélique* de Candès est d'un usage très-agréable et remplace avantageusement tout autre produit de ce genre. L'emploi du *Lait antipélique* est très-efficace contre les taches de rousseur, le hâle, les boutons et toute irritation de l'épiderme. On le trouve chez M. Candès, 26, boulevard Saint-Denis, et chez les principaux parfumeurs et coiffeurs.

La maison DE PLUMENT a eu la main heureuse en augmentant l'importance de sa vente par le jupon de costume et par la robe de chambre.

Les Jupons, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, sont en jolie popeline de laine, d'une coupe excellente et parfaitement plate, avec garniture de volants plissés, entremêlés de bouillonnés et de ruches. Le prix de ces Jupons est de 34 francs, ou de 18 francs lorsqu'ils sont en alpaga.

Les robes de chambre sont en petit drap ou drap feutre, de forme princesse, avec plus ou moins de garnitures de galon *Herzèle*. Leur prix varie de 28 à 40 francs. Il est impossible d'avoir une meilleure robe de chambre que celles de ce dernier prix.

Si nous répétons aujourd'hui exactement un des passages de notre dernier article (dans le numéro du 28 octobre) relatif aux robes de chambre de la maison de Plument, c'est afin de rectifier deux erreurs commises, en disant : que ces robes de chambre étaient garnies de galon de *percale*, et contaient de 18 à 30 francs.

Les mesures à juguler pour recevoir une de ces robes doivent être ainsi prises : longueur de la couture d'épaule jusqu'à terre, par devant; derrière, la longueur du milieu du cou à terre (sans comprendre la traîne, pour laquelle on désigne une longueur); la largeur de poitrine, en mesurant d'une couture de dessous le bras à l'autre; mesurer l'encolure et la longueur de la manche en passant sur le coude, le bras étant plié.

La maison de Plument (rue Vivienne, 33) rappelle à ses clientes que, pour le *corset-brassière* (corset - bains de mer), les mesures à envoyer sont les mêmes que pour le *corset sultane*.

Le *FORTIFIANT* par excellence des phthisiques, des vieillards, des enfants débiles, de toutes les constitutions délicates, c'est le *Vin Aroud au quina* et aux principes nutritifs de la viande. Avec l'appétit il rend les forces et la santé. Prix : 5 fr., pharm. Aroud, à Lyon. (Toutes pharmacies.)

La démonstration gratuite que M. VIGUIER offre de l'*Eau Figeau* (en deux jours) est un sûr garant du résultat de cette nouvelle teinture qui, employée avec intelligence, laisse bien loin derrière elle les produits de ce genre. Puisque la vue n'en coûte rien, nous recommandons à nos lectrices de s'en rendre compte, boulevard Bonne-Nouvelle, 1, et chez les parfumeurs de France et de l'étranger.

Nous engageons nos lectrices à visiter les salons de M^{me} Koffer, 3, rue du Helder, au premier; elles y trouveront de jolis modèles de robes de ville et toilettes d'un goût nouveau. Nous publierons prochainement plusieurs de ces modèles. — Prix modérés.

PATE ÉPILATOIRE DUSSER. — Nous recommandons à nos lectrices cet excellent produit, le seul qui offre une entière sécurité. 10 fr. Envoi P. M^{me} Dusser, 1, rue J.-J. Rousseau.

Lectrices de *Crocodile*! Valis, *Vite de Lisotte*, 1^{re} de J. Klein, sans faveur à Paris.

Le numéro du *Journal de Musique* qui a paru le 3 novembre contient avec le texte la musique suivante :

Les Soirées de Marly, valse pour piano, musique de Paul Lacome.
Ninon, poésie d'Alfred de Musset, musique de César Frank.

Le numéro : 40 centimes (13, quai Voltaire).

REBUS



EXPLICATION DU DERNIER REBUS : —

Grande est la mortalité parmi les immortels dans ces derniers temps.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.